

FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie française

**CE QUE
JE CROIS**

GRASSET

Ce livre ne s'adresse ni aux savants, ni aux philosophes, ni aux théologiens. J'ai voulu répondre le plus simplement et le plus naïvement possible à la question : « Pourquoi êtes-vous demeuré fidèle à la religion dans laquelle vous êtes né ? » C'était m'exposer à faire le jeu de l'adversaire. Le risque est à la mesure de la simplicité et de la naïveté qui m'auront tenu à genoux, durant toute ma vie, mais qui, de l'enfance à la vieillesse, m'auront permis de sentir, de toucher, de posséder un amour que je ne voyais pas.

CE que je crois ne se confond pas avec ce que je sais : voilà une première équivoque dont il faut venir à bout. Que de fois des gens auront feint de m'en-
vies : « Que vous êtes heureux de vous croire immortel ! » Comme si la Foi se ramenait à la possession d'une certitude fondée sur l'évidence. Mais la Foi est une vertu — l'une des trois vertus appelées théologiques, et la première nommée. Qui dit vertu, dit aussi usage de la volonté, et usage méritant, usage difficile.

Au départ, je n'ai pas voulu croire, puisque je suis né dans une certaine religion, que je l'ai vu pratiquer autour de moi dès que j'ai été capable d'observer et de

comprendre, qu'elle m'a été enseignée comme ce qu'il m'importait le plus de connaître, et qu'à l'âge où le doute est inconnu, et où nos parents, nos maîtres nous apparaissent comme les dépositaires de toute vérité, j'ai appris à la vénérer et à l'aimer, cette religion, moins pour elle-même que pour les moyens qu'elle mettait à ma portée et qui fixaient mes rapports avec Dieu.

Il n'empêche que la volonté dut intervenir assez tôt, dès les premières menaces contre la Foi, et les premiers doutes : volonté à la mesure de l'attrait que je ressentais pour tout ce qui touchait à la religion, et qui relevait du sensible, mais aussi à la mesure de l'aide que j'en recevais, de l'efficacité de la prière et d'une vie sacramentelle qui fécondait sourdement ma vie temporelle.

Je me suis posé dès l'adolescence, toutes les objections que propose à un esprit moyennement cultivé la croyance au surnaturel, et en particulier, comme c'était

l'époque du modernisme et que je lisais les opuscules de l'abbé Loisy, toutes celles que soulève la critique historique. Mais ces objections, je les ai toujours abordées, j'en conviens, avec parti pris : avec le désir de les surmonter. Mon choix était fixé d'avance, — moins le choix d'une certaine religion, d'une certaine Eglise, que de Quelqu'un avec qui je communiquais grâce à cette Eglise et à cette religion.

Je ne puis dire en vérité que j'aime l'Eglise catholique pour elle-même. Si je ne croyais pas qu'elle a reçu les paroles de la vie éternelle, je n'aurais aucune admiration pour ses structures, ni pour ses méthodes, et je détesterais bien des chapitres de son histoire. La croisade albigeoise surtout m'est intolérable. J'ai toujours cru que je devais avoir parmi mes ascendants (dont certains viennent de l'Ariège) quelques brûlés vifs. Je suis, sur ce point, aux antipodes d'un positiviste d'Action française, qui ne croit pas que l'Eglise enseigne la vérité, mais qui l'admire en tant qu'insti-

tution. Pour moi, l'Eglise, et en partie par ses défauts même, a gardé intact le dépôt qu'elle a reçu ; qu'elle l'ait codifié, catalogué, défini plus que nous ne le souhaiterions, ce n'est pas cela qui m'importe, mais qu'elle l'ait sauvegardé, et que grâce à elle une certaine Parole soit venue jusqu'à nous, non pas comme un souvenir, non pas comme remémorée, mais comme agissante et vivante : « Tes péchés te sont remis. » — « Ceci est mon corps livré pour vous. » — Que m'importaient les vieilles canalisations, et qu'elles fussent en partie obstruées, dès l'instant que les deux Paroles ruisselaient à travers elles ? Le Seigneur nous en a avertis par la bouche d'Isaïe : « Comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent pas sans avoir abreuvé, fécondé et fait germer la terre, donné la semence à celui qui sème et le pain à celui qui mange, ainsi en sera-t-il de la parole qui sort de ma bouche ; elle ne reviendra pas à moi sans effet mais fera ce que j'ai voulu, exécutera ce pour quoi je l'ai envoyée... »

Aucune des critiques adressées aux structures humaines de l'Eglise ne m'atteignent plus. Le pire de ce que j'y découvre dans le passé ou de ce que j'observe aujourd'hui encore me laisse indifférent parce que l'Eglise constitue à mes yeux l'ensemble des moyens humains que la grâce utilise pour féconder chacune des âmes qui ont recours à cette source d'eau vive captée à Rome.

On me dira que je suppose le problème résolu et qu'il faudrait d'abord répondre à la question : qu'avez-vous cru au départ et avant de vous fixer sur une religion particulière ? L'acte de Foi, chez vous, comment naît-il et se manifeste-t-il ?

Que la vie n'ait pas de direction ni de but, que l'homme n'ait pas de destin, c'est ce que je suis incapable de croire, comme je le suis de récuser le témoignage de la pensée, de la parole, du visage pris en eux-mêmes, et plus encore peut-être de leur

expression dans l'art humain. L'art serait pour moi le témoin irrécusable du Dieu qui est Amour s'il n'y avait cet autre témoin au-dedans de moi, cette conscience qui me juge et que j'interroge et qui me répond et dont relève la pensée la plus cachée. Cela peut sembler bien misérable au philosophe : je ne cherche pas ici à éblouir de raisons flatteuses ceux qui me liront, mais à leur donner les raisons véritables de ma Foi. Et c'est bien celles que je viens de dire qui suffisaient dès l'abord à faire contrepoids aux impossibilités que Dieu soit, et qui m'étaient présentes elles aussi, car je n'étais pas insensible, dès mon âge tendre, à ce que l'idée de création offre de déroutant et même d'inacceptable pour l'esprit.

*Comme las de son pur spectacle,
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité.
Il se fit Celui qui dissipe
En conséquence son Principe,
En étoiles son unité.*

*Cieux, son erreur ! Temps, sa ruine !
Et l'abîme animal, béant*

.....

Oui, et on ne saurait mieux dire. Mais l'homme est là, et je suis là, et rien ne peut faire qu'il n'y soit et que j'y sois. Ce « non » que j'oppose à la création, je ne suis pas libre de l'opposer au fait que j'existe, que je pense, que j'aime et que je fais le mal. J'affirme donc, à partir de cette négation, qu'à un moment de la durée, qu'à la surface de la matière, le germe s'est trouvé là qui portait en lui cette passion infinie. Plus j'y songe et plus je crois que le Christ m'est apparu comme celui qui départage entre deux impossibilités. C'est lui qui a fait pencher la balance, ou plutôt, car la balance penchait d'elle-même du côté de Dieu depuis que je me connais moi-même, ce fut lui qui m'empêcha toujours de revenir sur ce que mon hérédité et mon éducation avaient décidé pour moi que je serais : un chrétien catholique.

Lui seul, et non le charme chrétien, et non l'enchantement de la liturgie. Certes, j'ai aimé la maison du Seigneur et le lieu où habite Sa gloire ! Mais je le mesure mieux aujourd'hui : je ne me suis plu « à l'ordre pompeux de ces cérémonies » que comme à tout autre élément du mystère de mon enfance. L'Eglise et son spectacle, et sa musique orchestraient ce mystère de l'enfance. Mon amour pour tout le sensible de la religion et pour tout son cérémonial se confondait avec l'amour de l'enfant que j'ai été, amour que j'ai gardé si vivant en moi et dont la présence comble ma vieillesse.

Il n'empêche que j'étais l'homme le moins capable, si je n'avais pas été chrétien, de venir à la religion par les routes qu'a suivies Huysmans. La liturgie n'eût certes pas suffi, je ne dis même pas à me convaincre, mais à m'attirer et à me retenir. Plus je vis près de Dieu, plus ma vie sacramentelle se fait étroite, et moins je sens le besoin de cérémonies. Une messe basse me

comble, et il ne m'arrive plus souvent d'aller entendre, comme je le faisais autrefois, la grand-messe chantée chaque jour à 10 heures rue de la Source.

Je ne suis ni choqué à Rome, ni scandalisé par les fastes du Vatican, mais non plus ébloui, ni à vrai dire charmé. Je suis reconnaissant à l'institution de ce qu'elle a sauvé, et gardé et maintenu. Je rends grâces à ce vieux vase illustre de n'être pas poreux ; mais ce n'est pas pour sa beauté que je l'aime, et ce n'est pas elle qui m'eût décidé à y revenir, si je m'en étais détourné.

Je ne veux rien écrire ici qui puisse faire douter de mes sentiments à l'égard de l'Eglise. L'équivoque naît de ce que nous mettons les uns et les autres derrière ce mot. Pour la plupart des hommes et même des chrétiens, Eglise désigne une hiérarchie, une administration, des structures : moins un esprit qu'une méthode pour surveiller et pour freiner. Il n'y a rien là qui me choque et qui me scandalise. Sous cet aspect, l'Eglise est ce qui canalise l'esprit et le

contrôle quand cela paraît nécessaire et même qui interrompt le courant. L'histoire temporelle de l'Eglise, celle de ses rapports avec César et de son insertion dans ce monde pour lequel le Seigneur a refusé de prier, ne recouvre pas exactement une autre histoire très cachée : celle de l'âme de l'Eglise et qui se manifeste pour moi à Saint-Pierre de Rome ni mieux ni moins bien que dans la plus pauvre église de village où la petite lampe brûle, et que je préfère. Car Saint-Pierre de Rome a été édifiée avec l'argent des indulgences qui a coûté à l'Eglise la moitié du monde passée à la Réforme. C'était mettre l'architecture à trop haut prix.

Mais, encore une fois, je répète ce que je crois : que ces structures ont tout sauvé. Rien ne s'est perdu dans l'Eglise catholique des paroles qui sont esprit et vie. Voilà qui pour moi relève de l'expérience. Je constate, j'expérimente que ces paroles parvenues jusqu'à moi dans et par l'Eglise sont esprit et vie. Je n'ai pas eu à choisir

cet ensemble de croyances judéo-chrétiennes dans lesquelles je suis né et dans lesquelles j'ai été instruit, il est vrai. Mais comme dit Pascal, c'est justement parce que j'y suis né que je me suis prémuni contre ; et bien que j'y sois né, je n'ai pas laissé de les trouver différentes de toutes les autres ; et surtout, les pratiquant depuis l'enfance, je ne laisse pas d'en ressentir l'efficace.

On ne saurait avoir moins que je ne l'ai l'instinct du réformateur, en dépit de tout ce qui, dans l'Eglise visible, me choque, m'irrite ou me scandalise. Mais le pire mal serait d'accroître les déchirures dans la tunique sans couture. Il n'y a rien à faire d'autre que de s'associer à tous ceux qui tentent de recoudre. Pour moi, je ne me suis jamais soucié d'instruire le procès de Rome et de démêler les raisons et les excuses des hérésies et des schismes. Je ne renoncerais pour rien au monde à la vie sacramentelle que me dispense l'Eglise romaine qui est en fait pour moi source de vie et dont je trouve, dans les textes, et dans les plus

anciens, les Epîtres de saint Paul, la justification historique.

« Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez... » Il est étrange de penser que ce qui est pierre d'achoppement pour tant d'hommes : la confession auriculaire, l'aveu du pire de nous-même à un autre homme, est ce qui correspond le plus à l'exigence de ma nature : le sentiment de la culpabilité, le besoin d'être pardonné, la croyance — de toutes la plus incroyable ! — qu'une parole transmise depuis près de deux mille ans suffit à remettre les péchés, des moindres peccadilles aux plus grands crimes. Un homme qui se croit pécheur, qui se sent pécheur est déjà aux portes du royaume de Dieu. C'est cela qui fait la différence entre les époques de foi et les autres. Les hommes n'étaient pas moins criminels qu'ils le sont aujourd'hui, mais ils se connaissaient comme criminels. Ils ap-

partenaient à ce qui était perdu et que le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver. Aujourd'hui ce qui est perdu ne sait pas qu'il l'est.

Ce besoin d'être pardonné qui a toujours été en moi, qui a été la chose du monde la plus répandue durant les époques de Foi, en est la plus rare aujourd'hui : car la mort de Dieu, c'est en même temps celle de la conscience en nous de Sa volonté et de ce qu'elle exige de nous. Je me sens chrétien par la culpabilité qui me sépare de Dieu et par la foi aux moyens que l'Eglise met à ma portée pour tout recommencer, quoi que j'aie commis, à partir d'une page blanche.

Comme tous les sentiments humains, celui-ci offre un aspect médiocre ou même presque méprisable mais aussi un aspect de noblesse et de sainteté. Ce qui appelle le mépris, c'est la recherche du confort spirituel si développée chez les âmes médiocres qui se croient saintes parce qu'elles sont scrupuleuses. Mais ce qui est digne de respect, dans le sentiment que je décris, c'est

l'exigence de notre amour qui sait par expérience que le péché le sépare de Celui qu'il aime. Certes, l'allégement presque physique ressenti par le fidèle après l'absolution ressortit au confort que je dénonçais et dont je rougis ; mais il comporte une joie qui tient à la grâce retrouvée ; et que ce soit une réaction infantile, je vois bien ce qui pourrait le faire croire à un agnostique, car il est vrai que nous réagissons comme lorsque notre mère nous ouvrait les bras et que nous étions cet enfant sanglotant dont on disait : « Il a de bons retours... » Et certes, cela, il faut l'admettre, et je l'admets. Il faut donner son consentement à la parole du Seigneur : « Si vous n'êtes semblables à l'un de ces petits... » Eh bien ! oui, cela est vrai. Le chrétien continue d'obéir, ou plutôt recommence d'obéir à ces mouvements de l'enfance, mais sans honte, parce qu'il discerne dans l'enfance, non un manque, non une absence d'acquis, mais un esprit, une grâce, un pouvoir pour comprendre ce qui est de Dieu, pour Le connaître d'une con-

naissance tout autre que celle des philosophes et des savants.

J'imagine qu'ici quelqu'un m'interrompt : « Ce que vous croyez se ramène en somme à ce que vous ressentez, à ce que vous éprouvez : l'efficace de la vie sacramentelle et qui est incontrôlable et invérifiable pour autrui. Et vous-même, êtes-vous assuré de ne pas faire seul les frais de la comédie ? Et si les mystiques étaient des ventriloques pris à leur propre jeu et qui font semblant de croire ou même qui parviennent à croire réellement aux paroles intérieures qu'ils prononcent eux-mêmes et qu'ils prêtent à Dieu ? Ce qui expliquerait que les sacrements n'agissent que sur ceux qui sont disposés à les utiliser, mais non sur ceux qui les subissent passivement sans entrer dans le jeu. »